

PARIS ANECDOTE (1854)

PAR  
ALEX. PRIVAT D' ANGLEMONT

VOYAGE DE DÉCOUVERTE DU BOULEVARD À LA COURTILLE,  
PAR LE FAUBOURG DU TEMPLE

## L' ATMOSPHERE

« Les idées ne meurent jamais, les créanciers non plus, » a dit un comique du dernier siècle. Il aurait pu ajouter : « Les habitudes populaires ont le même privilège. » La Courtille n'existe plus, la Courtille est morte, Belleville vit, vive Belleville ! Les jours de fête, les dimanches et les lundis, les lundis surtout, on est étonné de voir la foule immense qui monte le faubourg du Temple pour courir vers la barrière. Et cependant Belleville a perdu les plus beaux fleurons de sa couronne. Le bois de Romainville avec ses parties d' âne, le parc Saint-Fargeau, si cher aux grisettes, les prés Saint Gervais, ces délices des petits bourgeois, se sont

**La Courtille n'existe plus, la Courtille est morte, Belleville vit, vive Belleville !**

convertis en rues, places et carrefours ; les maisons y ont poussé à la place des verts gazons, des arbres séculaires et des lilas fleuris. L'île d'Amour, ce séjour enchanté où s'étaient noués tant de nœuds éphémères, par une singulière

ironie, est devenu une mairie ; on s'y marie pour de bon, et cela sans rire. Le Sauvage, ce bal qui fait époque dans le souvenir des Parisiens, est devenu une bonne, digne et honnête maison bourgeoise ; *le Grand-Vainqueur* a disparu, et tant d'autres. À peine si Desnoyers aux *Folies* et Favié daignent encore donner asile aux amateurs de la chorégraphie exagérée ; les guinguettes, les cabarets chantants ont subi le sort des bastringues et des bals champêtres. Aujourd'hui il n' y a guère plus d'arbres et de jardins dans la bonne ville de Belleville que dans la rue Saint-André-des-Arts. Les paysans de cette campagne sont des employés de ministère et des rentiers. La civilisation a agi ici comme dans l'Amérique du Nord ; en avançant elle a chassé les sauvages devant elle. Il y avait jadis des cultivateurs qui plantaient quelques groseillers et quelques cerisiers, pour récolter des procès-verbaux faits aux Parisiens qui, le dimanche, s'aventuraient dans ces contrées ; ils ont été porter leur industrie plus loin, au-delà des fortifications. Le juge de paix de la commune n'a plus à juger les grisettes qui *chipaient* des fleurs, ni les gamins qui gobaient des raisins ; de même que ses confrères des douze premiers arrondissements, il n'entend plus que les plaintes des créanciers acharnés et les doléances des débiteurs récalcitrants.

Et cependant Belleville est toujours cher aux Parisiens de l'empereur Julien. Ceux-là montent toujours gaiement à la barrière ; s'ils ne rencontrent plus les lieux qui firent la joie de leurs pères, ils en parlent, ils content la chronique courtilloise, ils décrivent la fameuse descente du mercredi des cendres, les plaisirs du temps jadis, et ils sont heureux ; ils ont fait des preuves d'érudition, lorsqu'ils vous disent qu'il y a trente ans, c'était un trait de courage que de remonter le faubourg jusqu'à la rue Saint-Maur, à onze heures du soir ; ils nagent dans la joie quand ils ont narré toutes les lugubres histoires du canal du Temple qui n'a rien à envier au canal Orphano à Venise. Les eaux noirâtres du nôtre ont caché presque autant de cadavres

## II

Mais puisque nous voulons parler du faubourg du Temple, parlons-en ; ne prenons pas le chemin des écoliers, ne cherchons pas midi à quatorze heures.

Savez-vous pourquoi le faubourg du Temple est un des plus gais, des plus vivants et des moins pauvres de Paris ? C'est qu'il tient au boulevard du Temple, qui touche au marché du Temple, c'est-à-dire aux endroits

où le peuple s'amuse, où il travaille, où il s'habille, où il s'enrichit. Aussi est-ce un des quartiers les plus amalgamés de la ville. Voyez donc : le bourgeois y coudoie l'ouvrier, le comédien, le peintre en décors ; par là le sculpteur, l'employé, l'auteur dramatique vivent à leur aise, au centre de leurs affaires. C'est tout un petit monde que cette grande montée qui commence par un boulevard et finit par un boulevard. C'est une sorte de pays-libre, de quartier latin de la rive droite. Chacun y vit indépendant, à sa guise, sans que l'œil du voisin vienne interroger son domicile.

**un pays de bombances toujours renouvelées.**

En partant du café Hainselin, rendez-vous des rentiers, et de la boutique de Bertrand, le marchand de vins, où vont souper les comédiens des petits théâtres et ces dames leurs admiratrices, jusqu'au fruitier et au pâtissier qui occupent les deux dernières maisons du côté de la barrière, l'homme le moins initié à la vie parisienne doit s'apercevoir facilement, au nombre des boutiques où l'on boit et où l'on mange, qu'il parcourt un chemin conduisant à un pays de bombances toujours renouvelées. Toutes les maisons ont leur gargote, leur laiterie, leur établissement de bouillon, leur rogomiste, leur marchand de liqueurs, prunes et chinois <sup>1</sup>; toutes ont leur commerce de vins, leur café, leur charcutier, leur épicier, leur restaurant et leur tabagie. N'est-ce pas un morceau des Flandres ? Et tout ce monde de victuailles fait des affaires, s'enrichit, élève ses enfants, paye ses loyers, malgré la dureté des temps. Dans ce pays pantagruélique, les femmes portent des robes à cent mille volants, vont au spectacle et resplendissent fraîchement coiffées derrière leur comptoir tous les soirs. Donc le faubourg du Temple est un bon faubourg ; il donne la vie rabelaisienne à ses habitants, et Dieu sait où l'on rencontrerait son pareil.

**Tel est le *to be or not to be* de toutes fortunes parisiennes.**

Demandez plutôt à Pessenelle, l'heureux successeur de Passoir ? Le faubourg est démoli, le marteau municipal abat un quartier entier. Tous les commerçants se désolent ; il leur faut porter au loin leurs dieux lares, se refaire une clientèle. S'appuyant sur la réputation du Véfour du quartier, Passoir a dit : « Tu n'iras pas plus loin ! » et l'abattis vient s'arrêter à sa maison. On lui fait un coin ; il aura une entrée par deux rues. Sont-ce les gens qui ont du bonheur, ou les maisons qui portent bonheur aux gens ?

Tel est le *to be or not to be* de toutes fortunes parisiennes.

### III

Le père Passoir, le fondateur de cette grande réputation culinaire, était d'abord simple marchand de vins, mais c'était un homme très-original et que nous donnerions volontiers en exemple à tous les commerçants de Paris. Il avait l'originalité de servir ce qu'on lui demandait.

**le père Passoir était un franc original**

Riez tant que vous voudrez, mais essayez, demandez ce que vous désirez, après avoir reconnu les innombrables difficultés que vous aurez à vaincre, vous verrez que nous ne nous avançons pas trop en disant que le père Passoir était un franc original.

Lorsqu'il commença à donner à déjeuner aux entrepreneurs de bâtiments, ses plus assidues pratiques, on lui demandait un filet de bœuf ! Et lui très-intelligent servait un filet. Ses confrères riaient à se tenir les côtes de sa trop grande naïveté.

— Mais, lui disait-on, avec du faux-filet, ou de la culotte bien préparée, on remplace avantageusement le filet. Fais comme nous, apprend ton état.

—Puisqu'il y a quelque chose dans le bœuf qu'on nomme filet, et qu'on me demande du filet, je sers du filet.

— Bah ! tu n'es qu'un maladroit, un gâte-métier, tu t'en repentiras.

—Nous verrons, reprenait naïvement le bonhomme, chacun fait son commerce comme il l'entend.

<sup>1</sup> Petite orange amère, généralement verte, de Chine, fruit d'une variété de bigaradier, que l'on confit et prépare souvent à l'eau de vie. (cnrtl)

Il en était de même partout ; avec de la chicorée on faisait du café ; avec tel amalgame savamment combiné, avec une mixture quelconque, on remplaçait très-gentiment le vin, fût-ce même le bordeaux, qui ne demandait qu'un peu de violette pour tromper les palais les mieux exercés.

Le vieux marchand laissait dire et laissait faire. Quant à lui, il n'employait que des marchandises de première qualité, achetées aux meilleurs comptoirs. On voulait du café, il servait du moka ; son rhum lui venait de la Jamaïque, son eau-de-vie de Cognac, ses vins de Médoc, ou de Beaune, ou d'Epernay. Encore savait-il faire un bon choix.

Qu'est-il arrivé de cette façon naïve d'agir ? C'est qu'aujourd'hui le père Passoir, honoré, respecté, vit grassement de ses rentes ; il fait chaque jour sa partie de piquet chez Hainselin, libre de tout soucis. Deux ou trois autres fortunes ont été faites dans la maison qu'il a fondée, tandis que les autres, les conseillers, courent encore la pratique et voient leurs têtes blanchir dans leurs boutiques solitaires.

Y aurait-il vraiment quelque avantage à être honnête dans ce monde ? Espérons-le, grand Dieu ! Quand ce ne serait que pour qu'il se rencontre encore quelques commerçants qui entendent le commerce comme ce doyen de l'aloïau et du ragoût de mouton.

#### IV

**Vous qui venez étudier  
les mœurs parisiennes,  
il faut aller au *Croco***

Avant de passer le canal, puisque je dois vous guider, nous devons nous arrêter au *Crocodile*, à la maison Doïstan.

Vous qui venez étudier les mœurs parisiennes, il faut aller au *Croco*.

Là se réunissent, de trois à cinq heures, une partie de ceux qui vivent du théâtre. Vous y rencontrerez depuis le petit auteur jusqu'au souffleur, l'acteur et le machiniste, le musicien et le garçon d'accessoires. Tout ce monde-là vient fraternellement y chercher de soi-disants appétits. Aussi n'entend-on

de tous côtés que cet éternel cri :

— Edmond, une absinthe

Edmond est un jeune gars dégourdi, qui a fait son apprentissage au milieu de cette foule artiste. Il va, il vient, il connaît chacun par son nom et l'interpelle sans façon. Il s'intéresse aux parties de piquet, donne des conseils aux joueurs, et prend tant de part aux fluctuations du besi ou du remse [ ? ], qu'il oublie de verser son absinthe.

**Oh ! l'absinthe ! encore  
une des plaies de notre  
époque**

Oh ! l'absinthe ! encore une des plaies de notre époque. On ne peut se figurer le nombre de gens de talent qui s'abrutissent, perdent la mémoire, s'empoisonnent, se tuent le plus gaiement du monde avec cette terrible liqueur d'alcool et de vert-de-gris que nous envoie Pontarlier. De l'aveu de tout le monde, l'absinthe est dangereuse et n'a aucune des vertus qu'on lui attribue, et cependant, chaque année, la consommation de ce poison augmente d'une façon effrayante, chaque jour offre quelque nouvel exemple de ses vertus délétères.

Qu'importe ! on en boit de plus en plus. C'est l'attrait du gouffre ; il attire l'imprudent qui ose mesurer ses profondeurs. Notre génération s'est fatiguée de vivre par la tête, elle veut vivre par le ventre ; elle s'ennuie, elle ne veut plus penser, elle s'étourdit en croyant se distraire. Voilà pourquoi elle s'adonne à l'absinthe et au cigare. En cela elle ressemble aux orientaux adonnés au hatchich et à l'opium. Elle ne boit plus, ce plaisir s'en est allé avec la chanson et la causerie, elle s'enivre et elle hurle. Le vin ne pouvant suffire à ces tempéraments brûlés, ils se sont jetés sur l'alcool et l'absinthe. Nous sommes mornes et taciturnes, ou bavards, stupides, diseurs de rien ; la gaieté et l'esprit nous ont décidément quittés, effrayés de nos cris.

Au *Crocodile*, à propos, on n'a jamais su pourquoi on avait ainsi baptisé l'établissement, c'est une fantaisie d'*absinthier*, au *Crocodile* donc, si l'esprit de vin seul y abonde, on y a du moins un avantage, c'est de n'y point rencontrer de buveurs bruyants, de n'y entendre ni cris ni gros mots. On s'y grise, on y exagère même un peu le mot griser ; mais enfin tout cela se fait en gens civilisés qui savent vivre.

Si nous voulions nous y arrêter au lieu de poursuivre notre route, et de faire une pose au *cabaret des croque-morts*, nous écrivions tout un article sur la physionomie de ce cabaret qui ne laissera pas de devenir aussi célèbre dans l'histoire de notre siècle ce que la *Pomme-de-Pin* et la *Bouteille-d'Or* le sont dans les deux derniers siècles. Ainsi le nom de M. Doistan passera à la postérité, à côté de ceux des grandes réputations qui s'enivrent chez lui.

Quel honneur ! pour qui ?